Mathilde DOLLE

Il s’agit là d’une explication qui manifeste bien des qualités : de travail, de recherches (et il est fort appréciable que vous établissiez vos sources) et philosophiques : vous avez une réelle ligne directrice dans votre explication, un questionnement permanant sur le ou les liens entre âme et corps ; certes ce n’était pas l’axe de Sartre ou du texte mais il reste qu’il s’agit d’un axe de pensée véritable. Il vous conduit parfois à proposer une lecture trop cartésienne du texte mais vous parvenez finalement à un retournement conforme à la pensée sartrienne. Le tout est donc riche, de qualité et intéressant à lire. Poursuivez de la sorte ; ce devoir est fort prometteur.

19/20

TS3

DM n°1 de philosophie

Ce texte tiré de *La Nausée*, fut écrit par Jean-Paul Sartre en 1983 pour viser une audience populaire. Sartre est un philosophe et écrivain Français qui vécu à Paris de sa naissance en 1905 jusqu’à sa mort en 1980. C’est un Intellectuel engagé et un communisme. Beaucoup de ses écrits prône l’Existentialisme athée. Il ira jusqu’à se rapprocher du marxisme. Ce texte philosophique présente la distinction classique entre l’âme et le corps qui nous rappelle fortement les écrits de Descartes comme *Le Discours de la méthode* ( Cogito ergo sum ) . L’âme nous constituerait en tant que personne et sujet singulier, tandis que le corps ne serait qu’extérieur à nous, une substance étendue, impersonnelle. Ici Sartre pose clairement le problème de la liberté : C’est moi qui pense mais en même temps j’ai la sensation se subir cette pensée et j’aimerais la faire cesser. Je suis prisonnier de moi-même. L’individu se découvre toujours jeté hors de l’existence parce qu’il en a conscience. Dans ce cas, suis-je vraiment un être libre ? Ce texte soulève d’autres problèmes, comme quelle est la part de maîtrise dans mon existence ? Suis-je un être autonome ? Quelle particularité la pensée donne-t-elle à la condition de l’homme ? D’où nous viennent donc toutes ces pensées ? La conscience humaine est-t-elle synonyme de liberté ? Qui suis-je ? Dans ce texte, Sartre nous amène à une réflexion sur l’être et le non être. Ne suis-je pas constitué d’autant d’être que de non être ? Y a-t-il de l’être absolue ? Ce que je suis ici et maintenant n’est-il pas relatif à ce que j’ai été, à ce que je n’ai pas choisi, à ce à quoi j’ai renoncé qui me constitue autant que ce j’ai choisi ? Ce texte se présente sous forme de deux mouvements séparé nettement par un alinéa et deux idées principales sur la pensée. Le premier mouvement relève de la pensée subie et le deuxième de la pensée existentielle.

Le début du raisonnement, témoigne d’une pensée subie et douloureuse qui nous envahit tout entier, nous laisse assaillit et sans espoir. Tout d’abord nous nous intéresserons à la distinction qui est faite par Sartre entre le corps et l’âme. Puis nous étudierons comment il nous présente la pensée comme une rumination et un long serpentin. Nous nous pencherons ensuite sur ce personnage d’Antoine Roquentin, pour finir avec la métaphore qui est faite du cerveau comme machine maléfique, de plus nous parlerons plus en détail de cette existence douloureuse. Pour cela il nous sera nécessaire de répondre à des questions tels que : D’où nous viennent toutes ces pensées ? Quelle est la part de maîtrise dans mon existence ? Suis-je un être autonome ? Suis-je un mixte de passivité et d’activité ?

Sartre ici reprend grandiosement des aspects de la recherche de Descartes synthétisé par la phrase « Je pense donc je suis » et, la conception de l’être vivant et la nature entière comme une machine automate. Les organes ne sont rien d’autres que des rouages et la vie rien d’autre que la façon dont le mouvement se transmet de rouage en rouage à partir d’une impulsion initiale. Ou encore la théorie du Dualisme, selon laquelle on oppose l’esprit et la matière ainsi que l’âme et le corps. Les termes « Je » et « Moi » du texte font référence à un corps et une âme qui se différencie, ils diffèrent mais sont tout de même étroitement lié. Le corps est alors une machine soumise aux Lois de la Physique et/ou de la Mécanique. Ce n’est qu’une chose étendue et spatiale, Descartes utilise d’ailleurs le terme « Res extensa ». Le corps est le lieu supposé de notre accomplissement, mais il est aussi investi de toutes nos craintes. D’ailleurs pris dans son sens propre restreint, *corps* à pour principal synonyme chair. Selon *Les* *principes de la philosophie* : « La nature de la matière, ou du corps pris en général, ne consiste point en ce qu’il est une chose dure, ou pensante, ou colorée, ou qui touche nos sens de quelque autre façon, mais seulement en ce qu’il est une substance étendue en longueur, largeur et profondeur ». Sartre l’oppose à l’âme, une substance étendue, une pensée ou une substance pensante, selon Descartes « Res cogitans ». L’âme est d’abord le souffle qui anime un corps vivant. Elle apparait en effet comme le principe d’organisation du vivant, un principe vital correspondant au siège de la pensée. L’âme et l’essence de l’homme, ouvrant sur la liberté et la mortalité. Pour Sartre, comme pour Descartes vivre est très différent d’exister. Un corps « ça vit tout seul » soit disant, un corps tout seul n’a pas de pensée. Il s’ensuit donc que l’on commence à vivre lorsque l’on naît mais on commence à exister que lorsque l’on commence à penser. Sartre ne se contente pas que de reprendre les propos ou idées de Descartes, il ajoute que nous que c’est nous qui entretenions ces pensées, cette existence. Ainsi, il s’éloigne du *Discours de la méthode* en démontrant un lien logique et indispensable entre l’âme et le corps. Notre âme pense et le corps agit. On sait alors que l’on pense, on a conscience de penser. Si l’on est conscient de penser, c’est que l’on a fait ce recul par rapport à soi-même qui permet de savoir, au moment où l’on fait quelque chose, de savoir qu’on le fait.

Dans cet extrait de *La Nausée*, Sartre fait état de la pensée comme d’une rumination qui n’en finit pas et d’un long serpentin dont le bout est inatteignable. Le narrateur essaye vainement de dérouler et dérouler cette longue rumination, cette action paraît même épuisante et douloureuse. On remarque ainsi que le fait même de ruminer est douloureux, car elle ne s’arrête jamais, elle est continue, infinie. Or une idée d’infinie pour un être finit ne peut être que source de tourments. J’existe donc je souffre parce que j’ai cette rumination en moi. Cette rumination est d’autant plus douloureuse par le fait que nous sommes ce qui l’entretenions (« c’est moi qui l’entretiens », « c’est moi qui le continue »). La métaphore de la pensée comme un long serpentin qu’on déroule jour après jour interminablement précise l’idée que c’est bien nous qui déroulons cette pensée. Y aurait-il alors un sens à la vie si un jour ce serpentin finissait ? Si on s’arrêtait de penser ? Ici cette rumination a un aspect vital et présente les pensées comme une renaissance, un renouveau perpétuel. Si cette rumination s’arrête, alors je n’existe plus puisque je ne pense plus. Si la pensée s’arrête, la conséquence amène que l’âme n’est plus, tout comme l’existence. Apparaît ici le caractère existentiel de la pensée. Peut-on alors différencié l’existence, la pensée et l’âme ? La réponse ne peut être que non puisque l’arrêt de l’un engendre l’arrêt de l’autre. Ensuite, pour penser, il faut qu’il y ait une continuité dans le temps, un lieu, une unité entre les représentations. Sinon, selon Kant, elles se juxtaposeraient les unes aux autres sans la moindre cohérence. On retrouve alors l’idée du long serpentin ou les pensées sont correctement organisées. On peut ainsi supposer l’existence d’une organisation logique dans nos pensées. Dans ce cas, sommes-nous réellement maître de nos pensées ? Le texte de Sartre nous démontre que ce long serpentin guide nos pensées, donc de fait nous ne pourrions maîtriser nos pensées. Seulement nous sommes ce qui déroule ce long serpentin. Peut être Sartre pense-t-il que nous avons une part infime à jouer dans la nature de nos pensées. Est-ce qui se déroule en nous qui nous donne le sentiment d’exister ? La pensée spontanée n’a ni commencement ni fin assimilable, elle est ce qui accompagne notre existence au rythme de nos humeurs, de nos passions et de nos rêveries.

Sartre nous expose dans *La Nausée*, au personnage d’Antoine Roquentin. Cet homme n’est pas content d’exister, il va même jusqu’à rejeter son existence. Cette présence humaine est largement accentuée par la reprise constante et la mise en avant de la première personne (« Moi », « Je »). Cela reprend l’idée que si je souffre, c’est de ma faute puisque c’est de ma conscience dont il s’agit. Chez Sartre, l’angoisse naît de la prise de conscience de la facticité : le pour-soi est saisi du sentiment de son entière gratuité. Grâce à la phrase « Si je pouvais m’empêcher de penser », on comprend que l’auteur ne veut plus exister, il est épuisé. Il ne veut plus penser mais il y est obligé, presque résigné. Il n’est pas l’être heureux qui est content d’exister, c'est-à-dire de penser, mais il est plutôt un être qui subie la pensée. De plus, peut-être l’auteur cherche-t-il un peu de douceur de vivre, une pensée agréable dans cette rumination douloureuse (« tout doucement »). Mais très vite le découragement, conséquence de l’échec (« ça recommence ») reprend le dessus sur cette courte période de répit, et finalement la rumination douloureuse n’en finit jamais pour Roquentin. D’ailleurs pour Sartre, Existentialiste athée, dont l’angoisse est le sentiment qui révèle la condition fondamentale de l’homme, l’absolue contingence est ce qui rend possible la liberté de l’homme, lequel décide, par ses actes et ses choix, du sens qu’il entend donner à sa vie.

Essayons de comprendre d’où nous viennent toutes ces pensées. En effet, dans cet extrait de *La Nausée*, le cerveau nous est présenté comme une machine en quelque sorte maléfique, diabolique (« fumée »). « Ma tête » apparaît comme le lieu de pensée, soit disant un lieu maudit. Cette comparaison est appuyée par « ma tête s’emplit de fumée … ». Cette machine un peu maléfique est ce qui nous rend l’existence si douloureuse, comme si la fumée nous asphyxié. En quoi le cerveau, chose (ou substance) matérielle peut –il nous rendre l’existence si douloureuse ? Ceci serait une preuve de l’Existentialisme de Sartre, démontrant la liaison essentielle entre l’âme et le corps, ainsi le sentiment et la pensée propre à l’humain. L’absurdité de notre existence est ici extrêmement présente puisque même le titre du roman nous la présente comme une  *« Nausée »*. Sartre conclue ce premier mouvement par une question sur son existence : « On n’en finira donc jamais ? ». Cette question nous amène au second mouvement et paragraphe.

Dans cette deuxième partie, nous commencerons par réfléchir sur la phrase Latine en liaison avec ce texte : *« Cogito ergo sum ».* Puis, nous démontrerons que pour Sartre penser est une obligation existentielle. De plus, nous verrons que nos pensées nous définissent. Pour enfin finir par le dégout envers l’existence de Roquentin. Pour un commentaire complet, il nous sera nécessaire de répondre aux questions suivantes : Ai-je une liberté et/ou une indépendance morale et intellectuelle ? Quelle particularité la pensée donne-t-elle à la condition de l’homme ? La conscience peut elle être isolée du monde ? Y a-t-il une pensée non consciente d’elle-même ?

Il est évident après lecture de cet extrait de *La Nausée* de remarquer l’influence des recherches de Descartes, notamment du *Discours de la Méthode*, sur l’écrit de Sartre. Il transparait que ce texte est une illustration de la phrase « Je pense donc je suis » (*« Cogito ergo sum »*). Ceci est aussi une sorte de conclusion sur le premier mouvement. Ainsi je pense parce que j’existe et j’existe parce que je pense, l’un ne peut arriver sans l’autre. Le corps s’oppose toujours à l’âme ou l’esprit. L’esprit étant le principe individuel de la pensée, opposé à la nature ou à la matière. C’est un principe immatériel, considéré comme premier dans l’ordre de l’essence ou dans l’ordre de la connaissance. C’est avant tout une activité du corps (reprise de la liaison entre le corps et l’âme). On sait, que le propre de la pensée est d’être réfléchie, c'est-à-dire consciente d’elle-même. On peut difficilement évoquer une pensée qui ne serait pas consciente de penser. Pourquoi alors la pensée aurait-elle alors besoin d’une âme qui ne serait qu’un moyen de communication ? L’âme ne serait que le moyen, la substance d’une pensée, qui se servirait du corps pour s’exprimer. Il s’ensuit que nous avons conscience de nous même, nous sommes unique grâce à cela, c’est notre identité en tant que sujet. Quiconque dit « Je » affirme et présuppose l’unité de sa pensée et l’identité de sa personne. Descartes dit que le « Je » qui pense est par la même un sujet ayant conscience d’exister. D’ailleurs Être peut désigner le fait d’exister ou bien l’essence ou la substance ou enfin l’être en soi. Selon Kant, le seul être connu est le phénomène tandis que l’être en soi est inaccessible.

Dans le deuxième mouvement, Sartre ne se contente plus de juste affirmer que mon existence est douloureuse parce que je suis obligé de penser, mais il ajoute que penser est une obligation existentielle. Si j’arrête de penser, alors j’arrête d’exister. L’existence (ou existentielle) renvoyant à l’être, non en tant qu’essence, mais à l’être en tant qu’il s’oppose au néant. L’Existentialisme, avec Sartre notamment met l’accent sur la liberté de l’homme face à l’existence. Si l’existence est pure facticité, sans justification, c’est par l’homme seulement qu’un sens peut venir au monde, par ses projets, ses choix et ses actes. Il n’y a pas pour l’existentialiste, de sens préalable à l’existence, ni de sens autre que celui que l’homme lui donne. C’est ce qui traduit la phrase de Sartre : « L’existence précède l’essence. ». La pensée n’est pas vitale mais elle est existentielle. Un peu comme le sang qui alimente le corps, elle serait la substance qui alimente l’âme. On peut en effet remarquer cette obligation de penser jusque dans la ponctuation de cet extrait de *La Nausée*. On note la présence de points de suspension montrant la réflexion du narrateur. Il ne peut s’empêcher de penser. Penser est une action interminable. On retrouve ainsi la théorie du Dasein (en Français : Eccéité). Le Dasein est l’existence humaine  en tant que présence et ouverture au monde. Le Dasein, dès lors qu’il est, est là, c'est-à-dire qu’il est présence intentionnelle, ouverture, ou encore disponibilité, à ce qu’il perçoit, comprend, rejette. On retrouve notamment cette théorie chez Heidegger. Serait-il possible que le corps fonctionne sans pensée ? On a déjà vu que selon Sartre, les deux sont forcément lier par une liaison essentielle et existentielle. Est-ce alors une nécessité pour un corps d’avoir une âme pour fonctionner ? Techniquement le corps n’étant pas existant mais vivant il pourrait fonctionner sans une âme. Seulement, nous savons que l’âme agit sur le corps comme les rouages, les engrenages d’une machine. L’âme utilise le corps pour communiquer avec l’extérieur. Enfin, quoi que l’on fasse, les pensées prendront toujours le devant sur nous, sur notre corps (« et je cède toujours »). Ceci est confirmé par le fait que le propre de l’homme est d’être constamment en avance sur lui-même. Mais est-ce si insoutenable ? En effet, ces pensées renouvellent mon existence, sans cela nous pourrions sombrer dans la monotonie de chaque jour. Sartre conclue d’ailleurs cet extrait par « la pensée grossit, grossit et la voila, l’immense, qui me remplit tout entier et renouvelle mon existence ». Finalement, les pensées et la conscience d’une existence insoutenable et douloureuse du quelle on est prisonnier et on ne peut échapper, se trouve ici atténué à la fin.

Si penser est une action et une obligation existentielle, alors ces pensées que j’ai me définissent. Ainsi Sartre écrit « Ma pensée c’est moi ». A la question qui suis-je en tant qu’être humain s’ensuit alors que je suis mes pensées, et j’existe à travers elles. Cette phrase placée par l’auteur au début du deuxième mouvement explique et justifie en quelque sorte le premier mouvement. « Moi » fait référence à la conscience individuelle en tant qu’elle est attentive à elle-même et soucieuse, prioritairement, de ses propres intérêts. De plus « c’est moi » précise que c’est ma pensée, ma conscience, je me l’approprie. Ma pensée me définie donc bien en tant qu’être humain. Elles me sont uniques et me sont propres. A l’inverse d’universelle, elles sont singulières. On pourrait de fait se demander s’il est possible de s’en détacher ? Il en résulte de cette interrogation que ce détacher complètement de nos pensées, serait comme s’éloigner d’un partie de soi-même. En s’en détachant on perdrait une partie de soi-même, on pourrait toujours vivre, mais on existerait plus. De plus, une pensée est conférée par la conscience de soi, c'est-à-dire par le fait que la pensée s’aperçoit penser quand elle pense. Cependant, la conscience suppose un écart de soi à soi, et signifie donc l’impossible coïncidence de soi avec soi même. Mes pensées définissent alors un même sujet qui conduit une pensée, donc existe, et qui aussi vit. Existe-t-il un même sujet qui pense et qui agit, ou bien est-ce deux être différents ? Nous avons vu précédemment qu’il existe une liaison entre corps et âme. Se serait ainsi le même être qui vivrait et existerait. Être serait alors constitué de deux êtres indissociables et qui ne peuvent être l’un sans l’autre. Pour conclure, notre pensée, est un de nos attributs, un attribut étant ce qui est propre à un être ou à une chose et permet de la distinguer de toute autre.

Même si le personnage de Roquentin a évolué entre le premier et le second mouvement, on ressent toujours ce dégout envers l’existence. On retrouve cette rumination douloureuse dans les expressions : « c’est affreux », « la haine » ou encore « le dégout d’exister ». On remarque d’ailleurs une défiguration de la pensée, Sartre nous la présente comme une sorte de monstre (« la pensée grossit, grossit et la voila, l’immense »). J’ai horreur de penser. Je veux m’arrêter de penser. Je veux arriver à bout de ce long serpentin que je déroule et déroule. Je veux devenir libre mais je suis enfermée dans ma propre prison. Cette prison, pourrait être la prison de l’âme : le corps. Je serais donc prisonnier de mon propre corps. On se heurte de fait perpétuellement à l’impossibilité d’être libre. On retrouve ainsi la métaphore d’un trou dans lequel on est, dans lequel on se retrouve piégé et dont on ne pourra jamais sortir («M’enfoncer dans mon existence », « vertige »). C’est ce « néant auquel j’aspire : la haine, le dégout d’exister ». L’existence sous forme humaine est condamnée à ressentir et à être prisonnier de soi-même. Cependant, le néant étant ce qui n’existe pas encore ou ce qui n’existe plus, un être ne peut être néant puisque qu’il est et il est réalité. C’est aussi cette rumination interminable, ce serpentin infini. Mais comment un être fini peut-il envisager quelque chose qui le constitue comme infinie ? Peut-être est-ce là même ce qui crée cette dimension douloureuse de l’existence. Ainsi les pensées pourraient-elles très bien être l’enfer de l’âme tout en étant leur raison d’être. De plus, Sartre écrit « autant de manières de me faire exister ». Ceci signifiant que si je me dégoute, alors je pense que je me hais mais comme je pense, je ne peux m’arrêter de me faire du mal puisque mon existence me dégoute. Je m’automutile sans pouvoir m’en empêcher. Est-ce forcément pour le pire ? Ou bien cela donnerait-il un sens à la mort même.

La pensée est l’ensemble des phénomènes produits par l’action de l’esprit. C’est ainsi une manifestation de la conscience. Ici la pensée s’oppose au corps. La conscience est ce qui me permet de penser et de dire « Je pense » (*ego cogito*) et donc de me penser comme le sujet de mes pensées. On retrouve aussi dans ce texte, l’ambivalence du phénomène de la pensée. Elle est présentée comme quelque chose que l’on subit et qui nous insupporte, mais aussi ce qui nous définit, nous constitue comme sujet. Renoncer à penser serait alors renoncer à être soi-même, à exister. En parallèle avec les recherches de Kant, Descartes et des Existentialistes athées Hegel, Husserl et Heidegger, Sartre insiste sur le caractère indissociable de la pensée et de l’existence. Je suis responsable de ma propre existence. Ces philosophes assimilent donc la pensée à la conscience avec l’opposition logique avec le corps. L’âme ne fonctionne pas mécaniquement. La pensée nous assaillit, nous affecte et nous échappe, mais tout cela est de notre faute, car c’est nous qui menons notre propre existence, nous sommes les seuls responsables. De plus, celui qui existe est un être en dehors de soi, il ne coïncide pas avec lui-même, il est avance sur lui-même. On pourrait donc exister de plusieurs manières. On conclura sur le caractère positif de cette existence décrite comme si douloureuse par Sartre. En effet, ces pensées n’en finissant jamais renouvellent mon existence, elles me font renaître, il y a ainsi un mouvement créatif mis en valeur dans cet extrait de *La Nausée.*

Ressources Bibliographiques :

* La philosophie de A à Z

Hatier / Laurence Hansen-Love

* Bled Philosophie

Hachette éducation

* Livre de Philosophie Terminales L, ES, S

Delagrave

* Dictionnaire en ligne des synonymes
* Cours de philosophie